

Je rêve souvent que je fais un discours. Avec éloquence. Discours syndical, oraison funèbre, rhétorique antique, je parle. Moi qui, dans notre réalité et c'est drôle, bégaie à l'envi. Je ris, j'humorise. Je me bats peu, je ne rétablis pas l'ordre du monde. Je pétris, juste, la matière du rêve. Je teinte ce qui illumine mon esprit. Pas de rouge, ni de bleu, ni de jaune, mais de cette couleur unique dont sont faits les arcs-en-ciel. La couleur dont sont faits les rêves.

JLC

J'ai longtemps rêvé et je ne rêve plus.
J'ai longtemps rêvé d'un immense serpent chez mes
parents qui mangeaient les gens,
J'ai longtemps rêvé que je perdais mes dents.
J'ai longtemps rêvé que j'oubliais de mettre une culotte.
J'ai longtemps rêvé que j'étais malade.
J'ai longtemps rêvé endormie,
J'ai longtemps rêvé éveillée,
J'ai longtemps rêvé que pendant que je vivais quelqu'un
me regardait.
J'ai longtemps rêvé et tout se mélangeait, le rêve et la
réalité.
J'ai longtemps rêvé de ma vie et je passais à côté,
J'ai longtemps rêvé mais je ne rêve plus, je vis.

CM

je rêve comme on note dans un carnet, par bribes, des
images comme des mots griffonnés, alignées sans rime
ni raison, les images ne riment pas, je rêve des mots
aussi, entendus, échangés, oubliés, micro-réveil, page
suivante, on recommence, les mots et les images
s'enchaînent plage de sommeil après page, mon père
aimait beaucoup Joe Dassin, il est sympa il disait, ça, ça
se note dans un carnet, ça ne se rêve pas, ça s'entend
dans la tête dès le réveil, pas besoin de relire, c'est
l'Amérique

PhL

Traversée à pied sur un grand pont un ville : trottoirs, route pavée. Aucune vision en dehors du pont. Je m'arrête, me penche au-dessus du parapet. Dans le cours d'eau nagent des tortues marines. À demi cachée par un arche du pont, à l'ombre, une tortue flotte, nageoires le long du corps, elle se laisse porter par le courant. Elle n'a pas de carapace. Elle paraît heureuse.

CG

Qui parle ? C'est une maison, dans la maison, il y a quelqu'un. C'est une pièce, une cuisine. La femme est assise de dos, emmitouflée dans un filet de pêche. La pièce ne sert à rien, c'est une évidence, pas d'odeur, pas de lumière. La table ne sert pas à manger, il y a un tas de feuilles en vrac dessus. L'enfant la regarde. Personne ne parle.

AL

Cet immeuble années 1970 à Paris. Toujours le même. Complexe. Prendre plusieurs ascenseurs et volées de marches. Changer de palier comme on change de train et de quai. Toujours monter. Cet appartement immense. Trois cents mètres carrés. Circulaire. Alcôves et antichambres. Parfois partagé. Coupé. Deux parties cependant communicantes. Ne pas avoir le droit. Transgresser. Partir en exploration. Par les fenêtres un parc. Tout en haut. Des bâtisses de luxe. Des chemins ronds bitumés. Vieux arbres. Sortir. Croiser des personnes inquiétantes et familières au détour des allées. Parfois un labrador blanc.

PhB

ville hostile course vaine perdition dans les architectures et les ruines course effrénée épuisement certitude que le contrat ne sera pas renouvelé impuissance à penser demain être nulle part être nul non avenu indésirable soulagement au réveil un reste de doute quand même ce n'était qu'un rêve mais pourquoi souvent ce cauchemar pourquoi le rêve de survoler comme un oiseau un paysage en couleur est-il si rare, si loin, perdu

UP

Par la lucarne, je le vois, l'enfant kaléidoscope. En quelques bouts de rêves, comme quelques bouts de verres, il s'anime et se transforme et toujours court dans la même histoire.

Ici, six ans peut-être, dans sa robe rose, près d'un train au ralenti, il court, là, huit mois au plus, un garçon, c'est sûr, il dort dans un couffin posé au sol dans un hall de verre rempli de soleil, ici, gros baigneur, il s'agite sous des draps, là, posé dans une brouette avec d'autres enfants, ici, toute petite poupée, là, animal, et toujours, il me fait signe, toujours il me dit « c'est moi ». Comment, il me le dit ?

Il court toujours dans la même histoire ! Et les mots se dessinent dans l'invisible qui suit ses apparitions. Suis-je sourde qu'il répète ainsi ? Pourquoi se cache-t-il derrière mes paupières ?

Pour qu'il tourne comme un hamster dans la roue qui le transforme ? A chaque rêve ? Que chaque fois, sous toutes ces formes, mort ou vif, solidifié en poupée, réduit à la taille d'un pouce ou devenu petite souris, je le reconnaisse ? Qui est-il ? Un être ? Un devoir à faire peut-être ? Y aurait-il quelque chose à réaliser pour faire

le ménage dans mes rêves ? Et si je tentais quelque chose dans le hasard du jour, peut-être que ça bougerait derrière la cloison comme un petit coup de théâtre !

Et hop, il courrait autre chose dans la roue du rêve, quel qu'autre petit animal bien dressé, qui ne se laisserait jamais de me dire des choses en se déguisant de toutes sortes de vêtements qu'il porterait à la bouche comme un langage. Breuvage des rêves, de vous boire, j'ai le tournis.

CaB

Invariablement je m'y vois plus jeune (ou pas du tout, je ne suis alors que l'œil de la caméra). Il y a parfois dans le flottement des choses la conscience du fait du rêve. Savoir que rien n'est réel. Il y a parfois le fait d'un rêve gigogne. Le fait de savoir que je rêve ce que j'ai déjà rêvé. Ou de rêver que je rêve que je rêve selon un principe d'emboîtement, d'enchâssement. Il arrive aussi que je m'éveille fugacement en pleine nuit et que je reparte intentionnellement dans ce rêve que je viens de quitter. Des éléments de lieux, de personnes surtout, me semblent être les mêmes mais le sont-ils vraiment ?

PV

Pourquoi ne puis-je persuader que je ne rêve pas ou du moins que j'oublie ? Que sans doute je me l'interdis, par crainte un peu, ou parce que cela plonge trop en moi ? Que la seule trace c'est cette sensation de tomber durement mais presque avec soulagement certains jours dans le réveil avec pourtant le désir de prolonger cet état. Quant à m'efforcer de rêver et garder trace cela me gênerait l'abandon. Je me revanche en rêvant mes jours autant que les autres me le permettent.

BC

Il y a toute une série de rêves dans laquelle je me construis une ville.

Avec des morceaux de villes vécues et/ou fantasmées. J'aime m'y balader, parce que souvent j'en rajoute un morceau. Et je me le fais découvrir.

Un an avant de reprendre mes études, j'ai rajouté une université. Dans laquelle je me baladais. J'aimerais y retourner maintenant. Pour voir quel morceau je rajouterai(s).

A(H)M

Ce n'est pas vraiment voler. Ce sont au début de petits bonds au ras du sol. Une sensation de légèreté. Une légèreté qui s'allège de plus en plus. Ce n'est pas vraiment rebondir. C'est un élan ressort. Cela passe par le corps en partant des plantes de pieds et gagne le cerveau par une agréable sensation de maîtrise après la surprise. Comme un véhicule dont on découvre les commandes et que peu à peu on oriente. Ce sont des bottes de sept lieues intégrées. Elles fonctionnent à l'énergie terrestre. Toucher la terre donne encore plus d'élan. À chaque contact les lieues parcourues depuis le rebond précédent sont multipliées. Et c'est parce que finalement l'énergie nécessaire n'est plus si importante que vient la sensation de voler. Puisque les pieds touchent de moins en moins la terre, se contentent de l'effleurer, prendre appui ne compte plus et le rebond devient vol. C'est une mécanique énergétique assez simple dont la maîtrise consiste à dépenser moins d'énergie pour en récupérer d'avantage, ne plus s'élancer, mais être auto-propulser. Il semblerait que la distance parcourue chaque fois multipliée provoque le phénomène. Faire un croquis ? Le rêve est une extension, comme le serait un télescope, pour voir les fonds des univers. Je sais voler la nuit.

RBV

Les yeux de mon père espionnent t- ils encore mes rêves ? Aux détours d'un jardin j'ai identifié une fois sa vieille binette au manche usagé, celle avec laquelle il traquait toute forme de mauvaise herbe dès la porte du garage. Une autre fois c'était son horrible mousseline de nylon jaune moutarde qu'il enroulait autour de son cou quand le temps était frais, abandonnée sur un talus. Poussières du trottoir, mégots, et plus récemment sous un masque usagé et autres choses du bas, la vipère sifflante rejoint souvent les vapeurs de la nuit . Ciel ouvre- toi ! combien de fois me suis-je retrouvé, être volant au-dessus d'un troupeau, dans l'angoisse enserré sans jamais trouver l'outil, ciseau couteau ou hachette pour fendre le plafond. La peur à l'envers, à l'endroit, transpirée, vomie, hurlée, la peur en liberté sous toutes ses formes, je la fuis, elle me colle au sol , me dit de ne pas avoir peur. Une femme vient d'accoucher sur son lieu de travail , un djinn sort de son ventre en riant a bouche fendre Encore une nuit brève et fendue en deux comme une coque de noix, un rêve en son centre que je n'ai pas eu le courage de noter. Une voix qui revient. Un petit chien pendu au fil à linge par l'oreille droite. La

plupart du temps on s'emmerde dans mes rêves et pourquoi faut -il toujours qu'ils me cachent le titre d'un livre ouvert ?

SMR

Ses rêves sont le plus souvent des cauchemars et la catégorie la plus fréquente relève de ce que l'on pourrait appeler "arrachements". On le dépouille violemment d'un objet de valeur. On le prive d'un être cher. Il y a même une sous-catégorie étiquetée "étêtements" dans laquelle on trouve, par extension, étouffements et ruptures d'anévrismes de la carotide. Il s'y voit décapité, ou les cervicales brisées au fond d'une piscine vide. C'est du cou qu'il s'agit. Le cou, cet isthme, lieu vital des flux entre la cognition et la mécanique. Son psy parle d'angoisse de séparation.

PhP

Ça revient souvent. Un décrochage, un tourbillon de vent, une accélération du temps et puis la brusque poussée horizontale qui fait basculer le corps par-dessus bord ou dans l'escalier ou du haut d'une falaise. Parce que ça passe par le corps culbuté dans l'inconscience et sous l'influence de pensées toutes mêlées et colorées. Le rêve traverse et emporte le corps sans se soucier de la matière même du corps.

Ce rêve de chute est d'une grande force. Il est à l'opposé de la station debout. Il ressemble au planer, au voler de l'oiseau. Il fait fi de la pesanteur et autres lois de la physique. Il met les choses à l'envers. Il n'y a personne d'autre que soi dans ce rêve. Bien que le corps soit couché abandonné, il accuse le coup, sursaute, suspend sa respiration. Jamais de prise d'élan, juste la chute comme par surprise. Plus rien sous les pieds, monde solide disparu et chair dissoute. Alors d'un œil dilaté, on voit toutes les choses par le haut et le dessus dans une lumière parfois mordorée parfois bleutée. Dans le ventre une sorte de jouissance. Et puis une infime déviation, un soupir, un soubresaut et tout s'effondre. Le souvenir de la blessure comme un coup de poignard dans le dos.

FR

Je ne sais pas si c'est un lac, un étang, je sais qu'il n'y a pas de courant, je flotte entre deux eaux. Quelquefois j'aperçois des bancs de grands poissons argentés, ils sont inoffensifs. Je suis apaisé, en apnée émotionnelle. Je sortirai du rêve pour ressentir. Je ne suis pas en souffrance, cette arrivée à la surface n'est pas un soulagement, c'est une nécessité. Je quitte un endroit, un abri où le monde est loin. Je quitte le silence, je quitte les eaux noires ou l'absence de visible permet de tout voir. C'est comme quand on est dans une pièce plongée dans un noir profond, qu'on force ses yeux, et qu'on espère voir quelque chose, on ne voit rien, mais on devine. Ce que je devine ne me fait pas peur, au contraire. Je souris et je respire. Je plonge rarement, trop rarement.

LS

du désert à la forêt, en mer et en montagne, sans passé présent ni futur rencontrer un scarabée un ours des oiseaux des fourmis des coccinelles et une salamandre blanche. Embrasser les arbres et voir les bras s'allonger. Danser en jupe bleue de gitane jusqu'en perdre le souffle. Voir des yeux, des regards, des miroirs jaillissant comme des diables en boîte. Se métamorphoser, se recouvrir de plumes et s'envoler. Rencontrer des fleurs, de l'eau du feu de la terre de l'air et un homme habillé d'une grande robe blanche. Écouter ses paroles hermétiques. En retirer beaucoup d'énergie et ressentir des vibrations à l'intérieur du corps. Souvent au réveil être ailleurs longtemps ne séparant plus le visible et l'invisible. Ouvrir des portes vers l'inconnu. En prêtant attention aux rêves, en en recueillant les images le matin éclaircir dans la tête les zones d'ombre difficiles, les voir s'amenuiser au cours du temps, se connaître plus détachée plus libre. Une vivante ordinaire et en même temps une sorte de *vivante cosmique*.

HA

Rêver. Joker. Pas mon truc. Encore moins d'écrire sur mes rêves. Ne rêve jamais. Ça n'existe pas de ne pas rêver on me dit. Rarement des souvenirs. Penser que je n'arrive pas à dormir. Le réveil sonne, je reste éveillée. Entendre des voix amies, des bruits familiers. Je me réveille en sursaut. Je suis seule dans l'appartement. M'étais rendormie après la sonnerie du réveil - Avoir l'impression de ne pas rêver la nuit mais dans la journée, oui souvent rêver éveillée.

IVa

Avant mes rêves, mes presque rêves juste avant de plonger, entre je m'endors et je dors, des images, formes, paysages, personnages, visages, animaux... en transformation permanente, diapositives qui se succèdent mais fluidement, progressivement, surprises sur lesquelles je n'ai pas de contrôle conscient, dessin animé sans histoire, coloré, net ou flou, impossible à saisir, à écrire, comme un flux. De mes rêves puisque je les ai guettés cette nuit ne reste rien ce matin, souvent au réveil envie de me rendormir pour le rattraper, le poursuivre. Décoder les messages, les personnages dont je sais qu'ils sont un autre, les lieux distants réunis dans une nouvelle géographie, une porte qui ouvre sur un escalier qui devient un sentier, je tiens cette fille par la main qui devient un collègue ou c'est moi qui deviens un chat.

IsC

Rêves lumineux, exemple : je suis la petite fille que j'ai été sur son vélo rouge. Je dis adieu à mon grand frère sur son vélo bleu. Puis chacun part de son côté. C'est léger et joyeux, comme si rien ne devait nous séparer, jamais. Ou rêves de personnes que je ne reverrai plus. Elles ont changé ou pas, mais ce sont bien elles que je retrouve. C'est bon. Autrefois, au réveil, ces rêves me laissaient malheureuse, abandonnée. Aujourd'hui je suis pleine de gratitude, comme un cadeau que je me fais.

Ou rêves de déménagement pour des maisons immenses et lumineuses. Tant de pièces, de recoins et d'ouvertures ! Au réveil, je ne peux m'empêcher de mettre ces rêves en regard avec ce sentiment d'élargissement de mon espace intérieur.

FG

Les seuls rêves dont je me souviens ce sont ceux que j'invente. Peut-on rêver d'un rêve, je veux dire revoir ce personnage que je n'ai vu qu'en rêve il y a longtemps et qui revient dans la même histoire même décor, l'histoire se déroule identique dans l'autre rêve mais elle se poursuit sans solution de continuité dans l'actuel. Trouver des mots, des sonorités, une typographie particuliers pour le rêve du rêve pour que le lecteur sente bien quand on arrive dans le rêve du jour, du soir, délicatement sans avoir l'air d'y toucher, je passe du rêve du rêve au rêve mais c'est toujours un rêve. De toutes façons raconter un rêve avec les mots, les sons de la vie de tous les jours — Alors je lui dis alors il me dit il nage dans un océan de brume fluctuant — c'est louche, ça sent l'invention, l'envie de se raconter des histoires, de s'imaginer super héros d'une super histoire. Bon alors le rêve du rêve : une chambre d'écho, des clochettes, des trissemments (mot si beau trouvé chez SV et piqué sans vergogne) de martinets (SV le destine aux hirondelles, je suppose que ça marche pour toustes leurs compagn·e·on·s). Ou alors c'est le souvenir d'un rêve, c'est plus simple, ça s'invente.

BD

Les voyages oniriques, fondateurs ou révélateurs, je les ai longtemps notés, chaque matin ou quand m'en revenaient en mémoire des fragments au cours de la journée suivante, et le fais encore de temps à autres. À relire parfois les carnets dédiés — plusieurs à ce jour - je vois une résurgence de quête, recherches (d'un enfant, d'une voiture mais sur quel parking ?, d'une maison à acheter, emménager, décorer, d'un livre à lire ou ... à écrire), souvent dans des paysages ressemblant aux lieux connus, aimés ou regrettés. Hantise de ne pouvoir aboutir, parfois grand soulagement au réveil de me rendre compte que non, je n'ai pas repris la cigarette, renié des décisions ou manqué de respect à un être cher. Mais surtout, j'ai souvent le sentiment d'avoir parcouru des contrées réelles, interagi avec des personnes existant vraiment quelque part, que nous sommes toutes et tous, êtres sensibles et « connectés », en vadrouille sur le même plan à un moment de notre sommeil. Et, pour comprendre cela, lire et écouter Hélène Cixous, qui en parle si bien dans son « Rêvoir » et d'autres entretiens !

G. A-S.

est-ce que tu rêves quand tu dors
et ça te coq à l'âne bloc de terre et d'herbes et ça te drôles
de passerelles
est-ce que ça te cogne parfois te carcasse
les oiseaux de tes rêves leurs chants le bec de ces oiseaux
est-ce qu'ils
repoussent tes flaques noires
est-ce qu'ils te miettes de rêve et charabia
est-ce que tu rêves dans la nuit que tu dors

CdeC

Dans les rêves, je suis presque toujours en route, à pied ou en voiture, sur des voies et des chemins abrupts, à des bords. Bords de la mer, souvent, que je longe sur une route en hauteur. Parfois conduite, la plupart du temps conduisant. A pied, sur des chemins caillouteux jusqu'à des tours dans le soleil ou jusqu'à des pentes inversées d'où je vois des gens descendre, dans le soleil toujours.

AMr

Une ville vide. Des rats déambulent en file indienne. Chacun la queue dans la bouche de celui de derrière. Un ruban de rats. Déambulation des nouvelles de Stephen King. Une habitude maniaque de mettre tant de rongeurs mal aimés dans ses histoires. Volonté criminelle de s'insinuer dans les rêves de ses lecteurs ? Se décharger de la stupeur et l'implanter dans la tête de ceux qui le paye. Le business d'écrire. Du profit à faire peur.

SL

je ne peux pas dire si je rêve ou pas. Je me suis réveillée avec des préoccupations de médicaments à plusieurs reprises. Médicaments, médecins, sécu, mutuelle, ces mots et ces préoccupations qui me hantent la nuit pour me foutre la paix le jour. Je me suis réveillée sur un nom aussi, Julie Proust, que j'ai retrouvé sur facebook en me levant peu après. Je ne sais pas si tout ceci a un sens. Je me réveille sur un rêve dont je ne me rappelle pas mais qui me laisse une sensation bizarre et me rend floconneuse.

EV

Il y eut les époques du divan (tôt le matin – humide et froid – la nuit dehors se dissout dans le jour) ou les après-midis de chaleur (le soleil s'épuise dans les replis d'ombre) – plus rarement soirées (le jour derrière la porte à nouveau se déshabille dans la nuit) – en ces temps-là bien sûr rêver noter répéter – tu rêves pour lui qui attend – l'attracteur du rêve c'est lui qui n'est pas lui – c'est l'inconnu dont tu es chimère que tu rêves – tu racontes les mots du rêve la matière du rêve les sursauts du rêve les trous du rêve les fils diurnes du rêve tu te rêves rêvant les mots prolongés du rêve servis sur le plateau du rêve le serveur chemise cravate circule de groupe en groupe s'approche d'un cercle de femmes en cercle, serrées tête contre tête – ignorant le rêveur endormi ou peut-être se moquant de lui. Montant confusément de leurs lèvres le brouillard des paroles alimente exactement oui exactement le frémissement noir du chaudron de soupe suspendu à la crémaillère. C'était dans la maison au feu sorcier.

JdeT

La vision évolue, comme on éclaire d'un flash une pièce noire, j'y suis tolérée, je ne dors pas, mais je rêve, je ne rêve pas, mais je vois. Je rapporte la vision, je la chérie comme un oisillon, mais elle ne survit pas toujours, elle a besoin d'une autre rencontre, de plus de relâchement, de plus d'humilité, de plus de simplicité, elle est le prolongement d'un mouvement amorcé et développé plus loin que sa limite, elle est le problème et la solution. Écrire procède du même monde.

CS

L'inconfort des lieux du rêve transperce parfois la paroi d'irréalité imposée par le songe. Ils restent au réveil, eux, le grain de bitume rugueux, le pan de mur suintant, la boue du chemin ou encore le gel de la route d'un coin qui ne ressemble à aucun autre. Comment écrire la matière du rêve autrement que depuis ce qu'elle impose au corps ? Un résidu de sensation tient tout accroché à ce reliquat du monde nocturne : une peau qui fait mal, une peur et toujours, oui, toujours, une honte, quel que soit le mur.

MCG

Rêve récurrent apparu tardivement, après l'adolescence, et qui ne m'a plus quitté — aucune stratégie pour l'éviter même avec le temps : en dépit de l'habitude, je ne le reconnais jamais ; au contraire, c'est le rêve qui a su parfaire sa stratégie avec le temps, et s'est rendu imprédictible et imparable : rêve du matin, celui qui vient dans le sommeil qui suit le réveil de l'aube, sommeil fragile où je perçois autour la lumière, la chambre, je pourrai même dire le jour qu'il est et ce qui m'attend : dans cette demi-conscience commence le rêve dessiné de plain-pied avec la réalité même. Par la fenêtre souvent, parfois la porte pénètre un animal : c'était d'abord un oiseau, dont je ne percevais que le battement d'ailes gigantesques ; ce peut être aussi un félin, lynx ou coyote, un tigre. Je ne fais d'abord qu'entendre la bête, sa respiration, le bruit de ses pas : quand j'ouvre les yeux, il se cache, je regarde autour de moi, et c'est toujours au moment où il va surgir que je me réveille dans la plus grande des terreurs.

ArM

Un rêve passe comme un ange passe ou un démon. Quelques fois, et pour répondre à la demande pressante de ta psychanalyste, mais c'était il y a longtemps quand tu te mêlais encore d'éducation spécialisée et d'accompagnement des enfants autistes, tu notais les rêves passants chaque matin ou presque, comme un entomologiste pique les insectes sur un carton. Aujourd'hui, il n'en est plus question car tu en as fait le tour, comme on fait le tour du propriétaire pour s'assurer, inutilement, que tout est bien en place. Tu sais que tes pas en avant, tu ne les dois pas à l'interprétation de tes rêves. Alors tu t'es habitué aux anges et aux démons qui traversent tes nuits. Salle de réunion, anciens collègues, élus, situations délicates, c'est ton lot de chaque nuit. Tu tentes de résoudre des difficultés qui n'existent plus comme si tu étais encore en situation. Tu causes, tu affutes tes arguments, tu essaies de démontrer, de convaincre. Bref, c'est un festival ! Tu travailles sans discontinuer. Et tout cela, sans aucune rémunération. De temps à autre, une récompense pour toutes tes séances de travail oniriques, un visage et un corps féminin, connus ou pas, traversent ton sommeil. Hélas ! tu constates que ces belles passantes ne font que passer. C'est injuste.

AB

Lieux récurrents du rêve | villes labyrinthiques dans lesquelles je déambule je m'enfoncé depuis sa périphérie au bord de rien, comme suspendues | immeubles à la hauteur improbable où je reconnais quelques-uns des lieux où j'ai vécu, concentrés là dans un même espace | villes de bord de mer à portée de hautes vagues sur le point de tout submerger mais qui restent en suspens tandis que je marche, ou bien, plus rarement, qui s'abattent et là, il faut fuir | vastes aéroports dans lesquels je cours contre le temps les contrôles les foules les files d'attente pour attraper un avion | gares et halls d'attente à la recherche de correspondances que je ne peux pas prendre.

EM

Une maison bateau, un navire de plein pied, une véranda proue fendant les flots rêves rêves des platanes montagnes des graviers sous les chaussures dans ces rêves rêvés l'eau d'un puits au varech le sable sur le carrelage frais sous les pieds nus toujours ce rêve toujours des traces sur les murs les prénoms des enfants dans la salle de bain la plage au bout du grand jardin rêve rêve toujours ce rêve et toi assise un grand fauteuil d'osier tu regardes la mer je serai toujours près de toi je serai toujours près de toi ce rêve ces rêves sever Antonio Tabucchi.

VP

Ne pas rêver, conserver le cerveau en danseuse, avec sa pupille pleine à ras-bord, éclore à la surface d'une feuille de bananier, son vol plané dans la fumée qui s'élève du bol, tenu sous le visage qui pleure sa sueur du jour, les doigts tout au bord du corps, malaxent la tessiture des draps lourds, pour ramollir les tensions et le souffle, se figurer chaud comme une marmotte dans la soupière, ne pas soupirer mais accepter ce sourire d'outre-jour, être un rictus au fond du ventre, et prendre la descente à travers champs, et glisser lentement sur le séisme des neiges, pour ne plus feindre en dedans.

FBr

Mais comment se fait-il que les tendeurs du cordier tournaient dans le vide ? Et surtout pourquoi n'avais-je pas l'idée d'aller à la volute pour bien accorder mon violon ? Et cela se passait étrangement au jardin disparu, dans la pénombre. On aurait dit l'hiver et je n'avais pas froid à ces doigts qui sentaient tourner les tendeurs dans le vide. Je voulais accorder mon violon, une semaine après le parc des expos, comme s'il fallait revenir au jardin de l'enfance pour cela !

PhS

J'y ai vu des navires couler, des forêts brûler, des scènes de cascades et de poursuite qu'on ne pourrait jamais voir ou reproduire ici, mais les images là-bas ne comptent pas, les pires tremblements de terre sévissent ailleurs. Ce qu'il me reste au retour, un désert sans images, un paysage monochrome, une planète aux airs de Solaris où le drame s'est déroulé en moi. J'en reviens chaque fois secoué de ces voyages, avec le sentiment ahuri – toujours le même – d'avoir vécu ce qu'ici je ne vivrai jamais. Jamais dans mon existence je n'ai ressenti autant de colère, d'honteuse jalousie, de mélancolie ou de tristesse profonde, que dans ce vaisseau lugubre avec vue sur la mer. J'y ai vécu les plus belles histoires d'amour. Et chaque fois que je peine à en revenir, il faudrait que je me souvienne du rêve de Verlaine, *étrange et pénétrant, d'une femme inconnue, que j'aime, et qui m'aime, et qui n'est, chaque fois, ni tout à fait la même, ni tout à fait une autre, et m'aime et me comprend.*

JH

S'arracher. S'arracher à ces cauchemars où rôde cette force mauvaise, où cette force mauvaise paralyse ton corps, où tu sens que ton corps ne s'échappera plus, à jamais prisonnier du rêve mauvais. Alors, ça s'emballe, ça s'emballe dans ton crâne, tu forces. Tu forces panique dans ton crâne jusqu'à ce qu'enfin ça se déchire. Vraiment cette sensation d'une déchirure dans ton cerveau. Alors, vidé, enfin se réveiller, c'est toujours la nuit noire. Le plein noir de la nuit. Et si, une nuit, en toi plus cette force mentale d'en déchirer un de tes cauchemars ?

JC

Toujours un sentiment diffus d'un loupé au petit matin. Pas de souvenir et sans bruit dans la journée, une impression se glisse dans le brouhaha du monde, lambeau de rêve, j'essaie de la saisir mais souvent elle m'échappe et j'attends sereinement la nuit pour reprendre mon rêve. Que je crois. Falaises terrestres, falaises aériennes, falaises sous-marines, la chute est inévitable mais jamais désagréable, elle m'indique clairement que je rentre ou que je suis déjà dans le rêve, que j'en ai poussé la porte en quelque sorte. Souvent, couloirs, étages, bâtiment tissent leur labyrinthe et moi j'erre sans fin ne trouvant ni l'endroit où je dois aller, ni la sortie. Après la chute, l'errance ! Et entre... les animaux, souvent des insectes, des humains que je connais ou pas, de l'eau, des torrents d'eau, et parfois, rarement, des (mes) dents qui tombent, mais là c'est très mauvais signe même si je n'y attache pas d'importance (ça porte malheur). En couleur ou en noir et blanc ? Je n'en sais rien. Est-ce que je me vois, pas spécialement, mais j'agis, sans âge défini même si je peux croiser la même personne à deux âges différents dans la même scène. Parfois, le rêve est si précis qu'il tend lui-même le

stylo, alors je me prends par la main et j'obéis. Le résultat m'étonne toujours et m'habite si fort que j'y cherche encore et encore une signification. Instant troublant où j'entrevois un peu de la complexité des êtres et du monde.

MC

En couleurs – très contrastées comme certaines des images – très souvent dans le cadre, en action parfois, mais parfois aussi en point de vue subjectif – dans les vingt ans quand on sait sinon – parfois cheveux longs comme sur une de ces images conservées dans une boîte à sel repeinte dans les bleus et les roses, ces images presque carrées que donnaient les polaroids (ici on pourrait faire l’inventaire de ce qu’il y avait dedans, les bananes flambées avec D. et son cousin R. ou des images prises de gens de déguisements je me souviens) (la boîte est restée dans la cuisine de la maison brûlée) – halluciné bien sûr toujours – quoi qu’il en soit j’ai toujours un peu les yeux qui pleurent dans la veille et parfois ils sont vraiment beaux (là on pourrait émettre un développement sur mardi pas le dernier mais le précédent, le soir, vers sept heures et demie) – doucement tranquillement posé « les gens absents » qui était une chanson d’amour avant – j’ai cherché toute la journée d’hier cette image de la montagne sans parvenir à la trouver – vois comment c’est « toute la journée » et cette amie qui disait « c’est vrai alors tout ça » - d’ailleurs c’est toujours un peu la même chose, avec eux comme

avec les chansons, ce sont toujours des affaires qui ont à voir avec l’amour et puis ça se transforme ça prend une autre couleur un autre sens une autre direction on ne sait pas bien où ça va on n’en sait rien de ce que ça peut bien vouloir dire et est-ce que ça veut dire quelque chose, et est-ce que ça veut seulement, et est-ce que ça – ça finit par finir, et ne reste plus rien – on est là, on reste là comme des cons à noter des trucs sur ce carnet, table de nuit c’est tellement inutile et ça nous sert tellement, il nous reste quelque chose de l’ouate mais eux s’en sont allés, tu sais où* ? ils nous ont juste quittés, je me disais s’il arrive je ne l’ouvre pas, je ne le regarde pas (il est arrivé), un peu avant hier soir on regardait « Le tigre du Bengale » un Lang de retour en Allemagne (cinquante huit) les gens grimés le teint jauni indouisé (on riait) le masque le maquillage les costumes les chaussures tout à l’avenant – j’ai toujours depuis toujours, j’ai toujours aimé Fritz Lang – je ne dis pas pour Metropolis, il avait cinq ans quand est né le ciné comme la psy, il en avait trente pour Mabuse quarante deux pour M – je l’aime toujours beaucoup, ce monocle cet intraitable objectif, j’ai cette image je vais la mettre, c’est qu’il en parle tellement bien (il ne parle pas, il montre) – tu vois il ressemble à mon grand-père et ses montres – je le revois

parfois, sur cette photo (oui, voilà, cette photo) sur le balcon, derrière lui le lac, lui ses cheveux rares et blancs son costume trois pièces gris foncé et dans la poche de son gilet, sa tabatière, dans l'autre son petit crayon qu'il taillait au couteau, non au canif – et puis je me réveille

PCH

Je cours dans la nuit. J'arrive au carrefour de la rue de la Centrale et de la rue de Verdun. Essoufflée, dans le froid. Tout est noir, il fait nuit noire, pas d'éclairage. Je cours pour m'échapper. Une fuite à découvert, en plein milieu de la chaussée. Je cours, dans un corps d'adulte, pris pour cible. Personne, la ville est vide. Je n'entends que mon souffle. Je cours, le carrefour s'éloigne, se rapproche, s'éloigne encore. C'est la guerre. Je cours dans la nuit. Le noir, le bruit de mes pas sur l'asphalte, le froid. Une fuite à découvert, sans longer les murs des vieilles fermes, des maisons grises, des grilles fermées, au milieu de la chaussée, mes pas résonnent, mon souffle envahit le silence âcre de cette immensité vide, la peur, les frissons, le bruit des pas. Il faut courir, avancer, et pourtant je suis toujours au même endroit, sans couverture possible dans les jardins potagers, en sautant les grilles, pour me fondre dans l'encadrement des portes des caves à l'arrière des bâtis. La ville s'appelait Floringen.

TdeP

N'aime pas dormir, n'aime pas m'endormir. Avec ça, ai du mal à m'endormir. Tiens donc ! Les rêves ? N'ont rien à faire ici, restent là où ils doivent être. Vont pas en plus s'inviter à l'état de veille ! Quasi aucun souvenir. Le gardien veille ! Quelques-uns pourtant, consignés dans un carnet, carnet de dessin, aux feuilles cousues et tête de femme signée Leonardo en couverture. Sanguine. Pas envie de lire ce qu'il contient, s'y efforcer, pour comprendre pourquoi, quand facilité voire plaisir de lire les autres carnets, ceux où est consigné le réel. Pages qui ne renvoient à rien, ne rappellent rien, comme une photo prise par quelqu'un d'autre, une photo de soi qu'on n'a jamais vue et dans des vêtements et un lieu inconnus. Dérangeant. Sont là pourtant des noms amis, des proches, mais comme dans un cauchemar. Et d'ailleurs seulement des cauchemars consignés. Honte, angoisse. Comment s'étonner que j'appréhende de m'endormir ?

BG

Enfant je conviais Herbert, l'allumeur de rêves. Maintenant j'ai un sommeil de plomb qui brouille les pistes. C'est le flou qui prédomine, un patchwork disparate, mélange improbable de fragments de vie réelle ou imaginée, je ne cherche jamais à débrouiller ce casse-tête. Souvent les souvenirs s'accrochent en pétrin de réveil, je négocie ma sortie en essayant de raccrocher des wagons de vraisemblance, explique en boucle que ce qui vient de se produire n'a aucun sens, c'est toujours l'incompréhension qui gagne et d'une chiquenaude me pousse vers la sortie du sommeil, avec quelques poudreux effets au creux des mains qui se désintègreront au passage entre deux mondes.

SG

Estragon. — J'ai fait un rêve.

Vladimir. — Ne le raconte pas !

Rêve récurrent qui varie avec le temps. Rêve avec tache de couleur. Rêve comme pas rêvé. Rêve sans aspérité apparente. Rêve trop poli pour être fiable. Rêve qui se dérobe mais qui te tient sous sa coupe longtemps. Rêve jeu avec ou sans trésor. Rêve d'entre sommeil et veille. Rêve à oublier tout de suite. Rêve à auto effacement dit rêve à tenir sur le bout de la langue. Rêve pâteux sans souvenir. Rêve qui se mâche et se remâche. Rêve qui résiste aux années dit rêve rêvé pour la vie. (*L'hiver nous irons dans un petit wagon rose avec des coussins bleus*). Rêve à pleurer. Rêve à te réveiller pour ne plus te rendormir. Rêve qui t'expulse. Rêve qui s'expulse dans un fou rire. Rêve à crier et à Pierre fendre. Rêve qui ne s'énonce qu'à reculons. (« *Il faudrait être un âne pour essayer d'interpréter ce rêve... Il me semble que j'étais – mais nul ne pourrait dire ce que j'étais... Il me semble que j'étais, il me semble que j'avais... mais il faudrait être un fou bien bigarré pour se proposer de dire ce que je pensais avoir...* »). Rêve à chimères ou à organes avec ou sans tête. Rêve à animal domestique. Rêve dit d'accord du désaccord avec mort très vivant et noir tout à fait blanc. Rêve avec toi ou moi comme pas toi ou moi. Rêve

avec maison perdue retrouvée comme si c'était hier aujourd'hui. Rêve d'architecte ou d'agent immobilier avec visites : escalier qui ne mène nulle part, couloirs gigognes, cave perchée... Rêve avec sol qui se dérobe. Avec matière en mutation. Avec putréfaction. Rêve qui dégoute et te tient par la peur. Rêve qui se diffuse lentement. Rêve à figure tutélaire à peine déguisée pour se faire reconnaître. Rêve irracontable pour cause d'oubli mais qui te marque au trou blanc. Rêve contre la montre avec dérèglement des heures. Rêve monstration. Rêve épique avec ou sans cheval. Rêve costumé. Rêve à géométrie variable. Rêve fils de joie à se lever pour danser. Rêve jouir. Rêve de haute imagination avec chefs-d'œuvre volatile. Rêve d'amour à faire pâlir Tristan. Rêve avec paysage fantastiques et orchestre symphonique. Rêve de chambre. Rêve catastrophe, minéral ou liquide. Rêve policier avec cible entre les deux yeux. Rêve de corps blessé qui se voit mourir. Rêve à courir chez le dentiste au réveil. Rêve à associations d'idées pour rentrer dans ses frais. Rêve prémonitoire après coup.

– Il disait : « chaque fois que je vais tomber malade je rêve que je suis là-bas ». Chaque fois il y retournait en rêve. Cauchemar récurrent de descendre du train.

- Elle aime te raconter ses rêves même te les envoyer par SMS, un foisonnement de détails. Elle dit : je suis nue sur la scène et je joue.
- Le bruit que fait ton rêve quand il touche le mien.
- Dormir plus pour se souvenir seulement un peu.
- Je n’oublierai ni la feuille d’acanthé ni le petit lac où elle se noie à redevenir une enfant.
- comment nommer l’image qui s’intercale dans la lecture pour la brouiller, cette matière diurne de rêve parasite
- les retrouver pour les perdre à nouveau
- les rêves de l’enfance accompagnés de fièvre, sa main sur le front qui retient la peur.
- le parfum du rêve dans le cou de l’enfant qui quitte la chambre en sursaut.

NH

«Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant...» Souvent, oui, moins depuis quelques années, d’un long chemin qui prend des allures différentes selon ville ou campagne et que je n’aime pas car pas trouvé comment et quoi changer dans ma vie, c’est toujours la nuit pour la ville et le jour pour la mi-campagne, et j’y suis seule, toujours seule. Je ne m’impatiente pas, cherche, m’obstine, je ne râle pas, je ne dis rien. Pourquoi si régulièrement ce même parcours souvent en boucle et où je me perds toujours. Pas de sortie. C’est évident bien sûr et pourtant. Rien à voir avec ma journée, je crois. Toujours silencieuse je crois, aucune remémoration de paroles ou de musiques, et toujours noir et blanc, je crois. Pourquoi si rémanent ? Et j’arrive toujours dans une étendue terne et vide, où il n’y a rien, que de la lave. Là en écrivant bien sûr que c’est limpide, bien sûr que je le sais. Je n’ai pas eu le temps de lire Michel Butor, un peu Henri Michaux, mais j’entends encore cette phrase :« Le rêve te dit je suis rêve mais je suis vrai» ?

SW

C'est vrai, moi je ne rêve pas. Enfin, pas souvent. Ou bien je ne m'en souviens plus. Ah si, tenez, avant-hier. Ce sommet enneigé atteint lentement, très lentement. Rêve infini, lié à une longue nuit d'un sommeil d'épuisement. En haut, la corniche. C'est beau, une corniche, ça peut casser si on s'approche trop près du bord. Il y a quelqu'un, quelqu'un qui n'est pas moi, qui crie Attention, n'approche pas du bord. Une voix, que je connais, reconnais, sans visage. Je rêve toujours sans visages, mais avec les voix, les sons. La corniche est là, comme débordant d'une falaise, sur fond de ciel bleu, celui que je n'ai pas vu en vrai depuis des jours. J'approche mes skis, pas à pas, lentement. J'avance. Une corniche qui cède, ça craque. Là, ça craque.

BF

J'ai eu une adolescence rêveuse, à l'assoupissement difficile, aux fantasmagories illimitées – je les notais, pour les retenir, et les provoquer. Longtemps ensuite je me suis endormie trop vite, par surprise, et réveillée de sursaut, sur un canapé, un livre tombé des mains, mes lunettes sous le dos (quand je les retrouve), et un vide, soit de ne plus penser à y penser, soit que rien ne vienne en tentant la remémoration. Tout de même, de classiques récits, je marche je trébuche (et mes draps s'agitent : cette agitation provoque le réveil, qui me permet de retenir ces fragments me prouvant que j'ai bien rêvé), je tombe dans une chute qui me signale que, à un moment, j'ai dû me rêver volante, et parfois, si le souvenir me reste, c'est d'avoir été, errante, dans des lieux connus toujours infamiliers, et d'y chercher une route impossible – le pas hâté, dans des accélérations peu propices au maintien onirique, par une figure suiveuse, forcément informe, toujours hostile, à laquelle il ne me sera possible de m'échapper qu'en me réveillant – parfois illusoirement.

AF

J'écris juste avant de m'endormir, que mon rêve le plus récurrent comporte des obstacles nombreux qui m'empêchent de commencer ce que je dois faire, en général DÉMARRER une formation ou un accompagnement collectif... je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant d'une succession d'empêchements tous plus envahissants les uns que les autres, et en réalité assez minimales (pas de papier, pas de salle, trop de retardataires, pas de liste...), mais qui m'empêchent de faire ce que je veux faire, de COMMENCER à faire ce que j'ai prévu. J'ai fait ce rêve de nombreuses fois, sur le matin, avant d'aller travailler. Et, chose étonnante, quand quelque empêchement se produit dans la réalité (ex : je dois travailler avec un groupe et nous n'avons pas de salle - ça m'est arrivé il n'y a pas longtemps) je suis parfaitement détendue et je prends ça de très loin... tout l'inverse dans le rêve, où je m'agite pour rien devant les empêchements qui s'accumulent... un effet paradoxal du rêve ?

Dans la nuit qui a suivi ce paragraphe j'ai fait un rêve où je n'avais pas le temps de chercher à regarder mes mains, je cherchais mon chemin, je ne trouvais pas et il ne fallait pas traîner. Finalement, je fais toujours des rêves AFFAIRÉS, des rêves avec OBSTACLES.

Mes rêves, un endroit que j'évite, je pourrais les compter sur les doigts de la main. Tiens, celui de la baleine qui se laisse porter par le courant d'un grand fleuve jaune au pied de notre immeuble à Bastia, celui de ma mère qui me tend un paquet par la fenêtre d'un train qui s'éloigne, celui du mammoth géant dont je caresse la paupière close, celui de la ville flottante que je ne sais pas rejoindre, celui des oiseaux morts qui jonchent le sol, celui où nous nous couvrons de vêtements pour traverser l'atlantique à la nage depuis Brooklyn. De l'eau, des animaux géants, des morts. Mes rêves, où tous les mouvements sont furtifs.

CD

JCo

Au miroir renversant des rêves : s'apprêter devant une salle comble à chanter très faux, à déclamer un texte qu'on ne connaît pas, à diriger un orchestre sans savoir lire la musique ; nourrir la conviction d'avoir il y a longtemps assassiné quelqu'un — mais qui ? mais quand ? — tellement forte qu'elle persiste au réveil ; voir avec délice le plafond devenir sol, suspension transformée en lampadaire, porte avec seuil à enjamber, au-dessus de sa tête tous les meubles bizarrement suspendus. Encore et encore.

PaP

des couleurs n'en ai aucune idée — mais de l'espace et du temps remaniés — recomposés sur des places ou des maisons incurvées — tenir son équilibre est parfois difficile — les personnes sont petites — elles viennent de l'autre monde souvent — celui des morts — ou bien ce sont des êtres que je ne croise plus — que j'aimerais bien revoir — et il y a toujours cette difficulté à parvenir jusqu'à eux — quelque chose se disloque — peu souvent de la peur — mais la perte oui — et le désir de tout préserver au réveil —

SV

Pas d'échappatoire au rêve, on est assigné à vivre ça, à retrouver son vélo dans une forêt de blocs de béton, à pédaler sur une autoroute déserte à cinq niveaux, à chercher l'échangeur qui permettrait de descendre, une bretelle, un toboggan, un escalier en colimaçon, à rouler le long d'un fleuve qu'on doit traverser, on roule, des nuits entières on roule, on n'est pas fatigué, on n'a pas mal aux fesses, pas de crampes dans les mollets, une nuit on se retrouve sur une esplanade, toute la ville au-dessous de nous, comment a-ton fait pour ne jamais le remarquer, l'accès à cette esplanade ?

AC

— réveillé d'infini et au-delà des frontières d'un monde à refaire rêver d'ailleurs où les rêves redeviennent, au réveil, réveils. Utopie ? À vous voir songeurs et sourire esquissé, j'en rêve avec vous.

ChG

Des escaliers. Qui mènent à des étages difficiles d'accès, des plateformes où je suis seule à pouvoir me réfugier. Ou des escaliers dans une maison absolument familière que je suis incapable d'identifier au réveil... et pourtant si intimement connue. Des tunnels vers des antres secrètes. Cachés dans mes rêves, des repaires plus profonds encore que l'absence du sommeil.

HG

Rêves où l'eau monte : impossible de contextualiser les moments où ils arrivent - généralement pas de peur d'être engloutie - rêves plutôt sereins - souvent accordés avec rêves de maison transparentes, donnant sur la dite eau, maisons qui s'allongent, s'étirent et dont les pièces se remplacent - réveils calmes et apaisés.

LDP

Les plages, je n'y vois jamais la mer, je l'entends seulement. Je crois n'avoir jamais vu d'eau. La mer ramène toujours à la famille du père. Les plages sont toujours désertes, sans homme. Les voitures ne sont jamais garées loin des cadavres. Ou bien je les abandonne au bord d'une route devenue inconnue à force d'y avancer. Au début, je crois savoir où je vais puis j'oublie, en cours de route. Les désert mènent à des lieux lointains, des continents jamais traversés, j'y devine des guerres en cours, invisibles, le silence y est meurtri. On m'a déjà tiré dessus à la kalash, comme un oiseau, faut dire que je planais à mon insu en zone interdite. Je suis rarement dans des lieux connus, parfois, un semblant de ressemblance, un arbre, un bout de mur pourrait indiquer une adresse précise mais le reste du décor vient contredire la reconnaissance, je ne peux rattacher à aucune ville, à aucun livre, à aucun film, aucun tableau. Les personnages inconnus sont souvent armés, susceptibles de m'enfermer, de me torturer, voire de me tuer. Ils sont blagueurs aussi. Je comprends rarement leur humour mais entre eux, qu'est-ce que ça rigole. Ils n'ont pas l'air méchant, ils sont plutôt calmes et

déterminés, ce que je peux ressentir n'est jamais pris en compte. Je suis souvent captif ou risque de l'être. Quand je rêve d'écriture, c'est toujours une faute, un risque de condamnation. Voler est toujours une conséquence d'un grand malaise ou d'une colère inexprimée. Au ventre, une rétention. Les coups que je veux porter sont souvent inoffensifs, ralentis à l'impact, chaque geste semble immergé dans l'eau. Les couleurs sont fluorescentes, presque chimiques. Ou bien grises et brumeuses. Ou bien noir-yeux-fermés, et toutes les teintes que ça engendre, les petits points feu d'artifice, ou l'ombre des couloirs menant aux mains crochues des sorcières. Les célébrités ne servent à rien, ils sont figurants, assis devant une épicerie de nuit, marchant pressé sur le trottoir, discutant avec un autre à côté, ils ne prennent jamais part à l'intrigue en jeu. Les chiens sont les seules bêtes auxquelles je rêve. Ils sont souvent dominants, nous sommes à leur merci. Je ne rêve pas d'autres animaux directement, si ce n'est par la crainte d'en rencontrer, la peur d'un loup dans la montagne qui pourrait dévorer nos corps allongés dans la neige. Quelques auteurs du net apparaissent, toujours en lien avec l'écriture, la publication et le dévoilement de mon identité. Les proches eux se font rares, comme dans la

vie, et quand ils sont présents, ils viennent de l'adolescence et font souvent alliance contre moi. Les rapports sexuels se limitent généralement à des préliminaires improbables. Un jour, devant un miroir, sa chemise blanche ouverte sur sa poitrine, on est allés jusqu'au bout. Pourtant dans la glace, elle semblait se masturber seule. Je n'étais pas en elle ou bien étais-je invisible, étais-je celui auquel elle pensait en se touchant ? Le corps semble emporté par ce qui le répugne ou l'attire. Je ne vois jamais mon corps, aucun membre, pas un miroir où ne pas se reconnaître. Ce qui pourrait être agréable est toujours interrompu par le réveil, le faux réveil, celui qui se réveille dans une autre couche du rêve encore en train de se faire. Il y a des mots qui flottent, des mots qui tombent comme des clés d'une poche. Il ya des signes aussi, récurrents, oeil de boeuf ouvert sur des révélations, passage piéton suivi de pas reconnus, cabines téléphoniques au combiné qui pend. Je n'ai pas d'âge si ce n'est quand je rencontre des personnes de ma vie. Les époques souvent anciennes, vieilles de 70, 80 ans, de quelques siècles aussi. L'impression d'errer dans des légendes. Je le vois aux vêtements des passants, aux couleurs de la lumière, comme saisies par des caméras d'un autre temps. Il y a

aussi des pensées obsédantes qui ne lâchent plus la conscience, qui pollue l'humeur. Et puis récemment, des rêves d'angoisses quotidiennes, des rêves de retards, moi qui déteste l'être, tout me ralentit, je vais rater l'avion, le taxi, les bagages sont trop lourds ou perdus. Une vox qui la ramène, qui ne cesse d'envenimer une situation déjà désagréable...

AnM

réminiscence d'un temps ancien que je ferais remonter aux environs de 3,2 millions d'années celui des australopithèques quand Lucy notre ancêtre bipède marchait sur deux jambes courtes lui permettant de se tenir presque droite. on dit qu'elle avait une démarche chaloupée mais dans le rêve je me sers de mes grands bras non pour grimper facilement aux arbres mais pour courir plus vite. soit ils me servent de béquilles pour avancer à grands bonds soit ils viennent en renfort des jambes et me voilà courbée comme une bête à courir pour ainsi dire à quatre pattes mais pas tout à fait quand même la position verticale me permettant de reprendre souffle et rapidement la course reprend son rythme sans trop savoir où je cours ni tenir compte de mon entourage qui se tient droit et j'ai besoin de ces quatre appuis pour avancer à la manière des hommes préhistoriques quand ils n'étaient pas complètement erectus. comme si quelque chose me rappelait sans cesse d'où je viens

CeM

Rêves à l'ancienne, hommage à l'argentique, noir et blanc, dessin au trait, beaucoup de droites et peu de courbes, des escaliers, des cages d'escaliers, des couloirs, des portes souvent fermées mais parfois ouvertes sur des portraits un peu flous. Le tout se dessine sans peine au crayon HB, hachures pour les ombres et traits pour le reste

JD

Association : traversée des illusoires associations. Le miroir du rêve - le rêve dans le miroir déformant des réalités obscures.

Comique : un bref instant et c'est l'éclat de rire . Soudain. Puis endormissement.

Flou : le rendu est flou. Essayer de faire la mise au point comme avec un appareil photo mais impossible . Rester sur le flou.

Par cœur : le rythme seulement de quelque-chose ou début de rengaine .

Prémonition : peut prendre rétrospectivement l'allure d'un oracle. Mais il faut encore tordre le cou aux interprétations fallacieuses.

Puzzle : le jour même, puzzle du jour ou deux éléments venus d'autre part. Ce qui rend l'Insoutenable étrangeté : le mélange du jour et une image une pensée qui se fraie un chemin comme elle peut.

Ressemblance : des visages peuvent ressembler à d'autres visages mais ne perdent pas leurs caractéristiques.

Surgissement : un souvenir déguisé, quelque-chose qui veut se dire. Qui ne trouve rien à dire qui veut juste. Animal guettant sa proie prêt à bondir. Énergie entravée.

Temps : l'inconscient n' a pas de temps : vertige des temps futur passé présent en bloc cubiste . Ton inconscient n' a pas de temps. C'est pourquoi tu parles des choses passées tu les dit les redit encore et encore. Lorsque nous parlons, nos 2 inconscients ignorent ensemble le temps. Que sera demain : on y trouvera la conséquence de cette /ignorance/ paradoxalement aussi /savoir/.

IdeM

Rêves récurrents de traverser des échafaudages. Une maison presque exclusivement constituée de poutrelles métalliques. je les monte soit de l'extérieur soit de l'intérieur. Je traverse de temps en temps des étages fragiles constitués de planches de chantier couvertes de gravats. Souvent la construction rétrécit, il faut emprunter des échelles pour monter et passer par des trappes vite refermées. Parfois d'un étage à l'autre, je peux traverser des salons très confortables avec des tentures et des drapés de velours mais il faut avancer. Je peux me retrouver aussi vite à l'extérieur en plein vent sur des passerelles de fer au-dessus de l'eau. Les parapets sont toujours élastiques et je me déplace sur une poutrelle.

HB_o

Ça pourrait être un roman graphique sur l'exploration d'un espace, sur un labyrinthe noirci où une pièce succède à une autre et encore à une autre, il faudrait du noir et blanc et soigner les détails, les murs, les portes transparentes. Ça pourrait être un film où l'héroïne découvre un endroit qui ne ressemble à rien de connu, une sorte de gouffre qui n'en est pas, il faudrait faire abstraction du temps, tamiser les lumières, donner le sentiment d'être et de ne pas être l'œil de l'héroïne. Ça pourrait être un roman où l'héroïne voudrait raconter quelque chose d'impossible à décrire. Il faudrait des mots simples pour comprendre cette inaccessible quête.

SyB

Souvent rêve de marche forcée dans le désert de rues vides, vidées de bruits, vidées de vie, d'activité, hors, de très loin en très loin, une échoppe avec un vieux sur le pas de la porte, vendant fruits secs et bouteilles de jus de fruits rouillées datées, dans le dédale d'une ville dépourvue de centre, hors un port senti par ses remugles arrivant par à-coups, un port quelque part où ? où poissons grillés, poissons crevés, salinité extrême. Pour couleur, jaune sépia, jaune safran, soleil vieilli sur toute chose, les journaux, la peau des yeux, des bras, dans cette sorte de pénombre qui rend gris le jour pauvre, et aveuglant le reste. C'est une quête on le sait. Animaux ? Des chiens, des chats malingres, las, traces de vivants qui se traînent, quand l'humain est absent à l'intérieur. Arrêt le soir sur le lit moite, hébété, centre toujours dérobé à retrouver.

SyS

Seulement dans le rêve, je fuis enfin. Seulement dans le rêve, la parole arrive en moi. Seulement dans le rêve, nous nous retrouvons heureux. Seulement dans le rêve, je rencontre mes amis d'écriture. Seulement dans le rêve, les yeux ne sont pas là. Seulement dans le rêve, il n'y a pas de mot mort.

TM

LE CIEL SUR LA TÊTE

Une espèce de vaisseau tombe du ciel, sur la ville, mais reste en suspension au-dessus des toits. Une sorte de carapace géante de tortue, plate et vide, qui se retourne face ventrale, blanche. Je vois des membres sortir. On repense aux tripodes de la *Guerre des mondes*. Le ciel était trop bleu pour être vrai. C'est lui qui sortait de sa carapace ?

UN CAFE' L'ADDITION

Une vitre, la baie vitrée d'un café. Le collègue Momo est là aussi. On est attablés, on prend un café, installés sur des banquettes en simili cuir rouge (je crois), table en formica blanc cassé (je ne sais plus). Je ne reconnais pas le lieu. Quelque chose comme le café des Oiseaux d'Hitchcock, quand les personnages observent l'attaque des corbeaux en ville, ou le café de Lynch dans *Mulholland Drive*, avec ce personnage qui raconte son rêve dans le bar et c'est en le racontant qu'il se réalise. Mais ce pourrait être la véranda de chez Coco, à Sauveterre, juste la véranda, délocalisée, déplacée en ville, ou la vue sur les feuillages d'arbres dégagée, pour mieux voir le vol de la carapace. Quelle ville ? je ne sais pas. Mais, de la ville.

BLABLABUS

Un autobus sorti de nulle part déboule. Il fonce vers nous. Non, il s'arrête juste devant. Et ce bus fou, qui passé plusieurs fois, ressemble à celui qui se trouve encore sous l'escalier, un Duplo en plastique jaune, avec un toit ouvrant et les objets dedans, de formes et couleurs diverses, qu'on peut fixer sur le toit en se racontant une histoire à dormir debout, sûrement, qu'on ne vit pas moins à fond. Inoffensif, alors, le bus ? on peut finir le café ? Mais son arrivée, au départ (je sais, c'est paradoxal ou mal dit, mais je ne vois rien à dire de mieux), c'est du blockbuster à la Speed et ça va péter ! — Inoffensif, ce jouet grandeur nature ? tu te vois monter dans un jouet pour enfant ? Tu t'imagines en bonhomme dans ses mains ?

VOL PLANE

Un vieux rêve qui mêle tout ça (à peu près), c'est celui où avec un copain on roule dans ma vieille Fiat Uno (la bleu marine) sur une crête de montagne, au bord de la mer, et on rate le virage. On vole. La Fiat pique du nez vers la mer. Mais non, on reste comme ça, le nez au-dessus de l'eau, très bleue. Enfin moi je reste en suspension, dans la voiture, et à travers le parebrise

j'aperçois le copain dans l'eau, lui. Il me fait signe de la main. C'était Renaud, mort depuis longtemps déjà.
(Mais peut-être que la route était droite et qu'on y allait comme ça, comme à la fin de *Thelma et Louise*, droit devant, à fond ?)

WL

Rêver féérique, surtout pas triste, Roncevaux, Roland et son épée, les Pyrénées, les aigles et les ours, un concert à Vienne, un immense fauteuil avec d'énormes accoudoirs, des escaliers impossibles au milieu d'un pré, une maison de bonnes fées, des jouets, une baguette magique, un chalet avec la neige et le feu dans la cheminée, un sucre au-dessus du feu, le caramel qui coule sur le riz au lait pour dévorer nos rêves.

MM

Se préparer à franchir la frontière invisible, entrainements ? Le rêve échappe souvent aux stratégies, aux interprétations, aux perches tendues, aux filets. Même les mailles les plus fines sont grossières, au regard de ce qu'il délivre pour des raisons d'abord inconnues. Parfois ses retombées sont bien maigres, trouées au réveil et les journées qui suivent sont comme appauvries par une sorte d'absence. Pourtant, quand les rêves importants surgissent, ils ne quittent plus le corps. On en retrouve la prégnance : grand-père de dos dans son fauteuil de cuir, impossible de lui parler. On apprend son décès peu après et une semaine plus tard, précision de son visage de 1920 ; étonnement car il n'a pas son cache-nez, celui de l'orgue. Il marche à grands pas au sortir de Reims. Dit que là où il va, n'en a pas besoin. Ou quand tu es projetée au-dessus d'un grand réseau entourant la terre, points de lumière aux intersections. Dès qu'ils traversent, c'est une naissance sur la planète. Ou bien très lente traversée d'un paysage lunaire dans une machine-scie après avoir vu un tapis rouge sang palpitant et nacré sur lequel impossible de marcher. Le chirurgien te dira que tu as refait en rêve la transposition

de la tubérosité tibiale. Ou dans la salle de classe : tu es souffrante et soudain tu vois une haute cascade de l'autre côté de la vitre. Tu te retrouves près d'elle, observant les têtes penchées à l'intérieur – là où tu es aussi, dans le même temps – pendant que de la chute d'eau sort le son filé d'une voix, violon humain, analogue au parfum du peuplier près de l'eau un soir de printemps. Et lui qui passe par la peau du tableau pour te rejoindre.

ChE

au seuil du sommeil, il s'agite déjà dans la hâte de s'enfuir, vers quel monde, libéré de la pesanteur du jour, quelle vie cache-t-il en dehors du temps, quels visages ramasse-t-il le long du chemin, il n'en laisse tomber que des lambeaux, et si ma vie était celle qu'il me dérobe, à mon insu, il crée des fables que je n'ai jamais entendues, quels sont les dons qu'il m'apporte de ses mystérieux voyages, quels secrets, quelle évidence, j'ai beau m'éloigner du tableau, je ne discerne que des frappes de couleur, aucun paysage

HB

haute tension, adrénaline, menace, stress, coup impossible, peur, cul de sac... comment sortir ? Réveil. Une simple surchauffe, une couverture en trop. Délestage, descente, retour à l'éveil

NE

Enfant, j'étais triste d'entendre que certains ne rêvaient pas, disaient-ils, ou bien seulement en noir et blanc. J'aime plonger dans ces espaces intérieurs, parfois baignés d'une lumière dorée. Je parcours des ruelles en pente dans des villages perchés, à flanc de colline, égarée, sans crainte à l'intérieur du labyrinthe où apparaissent divers personnages. Un matin Eva Jospin disait à la radio qu'elle rêvait souvent d'une maison au fond de laquelle elle découvrait des pièces abandonnées. Quelqu'un partageait donc mon rêve récurrent aux multiples variations, que j'aime noter tellement le décor en est précis et riche de détails. Elle m'a attendrie, rendue aussi perplexe. Nous avons cet onirisme en partage. J'aimais déjà ses forêts de carton ondulé. C'était la première fois qu'une inconnue rêvait mon rêve. Tiens, ça ferait une nouvelle pour Borges.

LL

Du rêve, une quête, une conquête, une merveille à saisir, sans odeur, sans saveur, sans bruit. Pas de lieu, j'y croise des personnages que je crois connaître sans les reconnaître. Je voudrais les saisir pour garnir mon carnet, le réveil les chasse comme de vulgaires fantômes. Parfois un réveil nocturne l'interrompt, magie de la nuit, le rêve se poursuit en deuxième partie, au matin, cependant, lui aussi disparaîtra.

ES

• S P O U T N I K • POÈME D'ANTON NIJKOV • POÈME D'AMOUR ÉCRIT EN VUE D'ÊTRE LU OU ENTENDU PAR FLORA FIONAVSKAYA • SON AMOUR DE TOUJOURS • ÉPISODE # 6024 : NOUS NE SORTIRONS PAS NOS POISSONS ROUGES DE LEURS BOÎTES • pensant, alors, pour la 1000^{ième} fois dans ma vie, à RS • à l'avis de RS à propos de Borges • de l'écriture et de Borges • Les Ruines Circulaires de Borges • RS me conseillant de relire Les Ruines Circulaires de Borges • si je voulais écrire • si je cherchais comment • ayant tout à apprendre de Borges • des Ruines Circulaires de Borges • relisant mille fois, alors, Les Ruines Circulaires de Borges • ne comprenant d'abord pas pourquoi RS, un parfait inconnu, même pas un proche, relativement éloigné, souhaitait à ce point ma lecture intense de Borges • de ses Ruines Circulaires • puis comprenant un peu • ou croyant comprendre • puis n'y comprenant plus rien • à nouveau plus rien et laissant tomber • ya basta • des années durant • ne songeant même plus à RS • à son délire fou • à ses mots cinglés • assénés tout à trac • pan dans ma gueule • dans nos face-à-face • nos chères rencontres • les leçons de français • individuelles •

réglées pour RS par quelqu'un, un parfait inconnu • une parfaite inconnue • jamais vue et jamais entendue • réglant rubis sur ongle • dans les délais • dans le temps imparti • et j'en étais là, dans ma vie, dans ma relation à RS, aux mots de RS, énigmatiques, à propos de Borges et des Ruines Circulaires, et aux autres mots de RS, plus énigmatiques encore, ultra laconiques • RS se contentant d'un conseil • me demandant si le nom de Roberto Arlt m'était connu ou inconnu • RS me conseillant, alors, de lire Les Sept Fous, de Roberto Arlt, prétextant, énigmatiquement, une sévère avancée dans mon goût d'écrire, mes façons de faire, une fois entamée ma lecture des Sept Fous, de Roberto Arlt • RS m'offrant le livre illico • courant, illico, à la librairie voisine • à l'époque un bureau de tabac • une simple revenderie de journaux et de magazines • RS, pourtant, y dégotant, miraculeusement, quelque chose • Les Sept Fous, de Roberto Arlt • moi, ne l'ouvrant pas, ou peut-être une fois • n'osant pas le lire • moi, repensant à ça • à toute cette affaire • entendant sur YouTube l'interview de David Sylvian, pour la BBC • la première donnée en 14 années • David Sylvian n'accordant, ni sonorement, ni magazinement, d'interview en 14 années • produisant des disques en 14 années • de grands

fichiers sons • mais ne disant rien • ya basta • puis disant des choses • 14 ans après • expliquant, dans une espèce de journal sonore, spécialement conçu pour l'émission, le processus de création ayant mené à Blemish, l'extraordinaire Blemish • et tout ce qu'il dit me parla • sa voix douce me parla • et le long temps où j'écoutai David Sylvian, le long temps où sa voix douce me parla, RS me revint, et Roberto Arlt, et Borges, ses Ruines Circulaires • et, alors que, depuis 14 ans, je n'avais plus songé à RS et à ses mots énigmatiques, j'ai ressorti Les Ruines Circulaires et j'ai relu • et tout cela, toute cette affaire de RS et de David Sylvian, tout, absolument, est ressorti, la nuit, dans un rêve • tout, absolument, y circulait, se renvoyant la balle • quelque chose commençant le rêve mais quoi, je ne sais pas • puis nos chats se vautrèrent sur le canapé et nous les laissâmes faire • et, le long temps où nous baillâmes, nos luettes s'offrirent à voir • et, le long temps où nos luettes furent offertes, nos dents de lait s'offrirent à voir • et des oiseaux virèrent à gauche dans le ciel • et des automobiles circulèrent • et nous rejoignîmes le ramdam • puis nous gobâmes nos œufs et nos filles poussèrent un cri d'horreur • et nos garçons chassèrent les mouches du gâteau • et de nouveau nous

eûmes l'usage de nos nez • et de nouveau nous usâmes de nos lèvres • puis nous crûmes sincèrement qu'un jour le monde serait au point • et nos vécûmes au grand air • et nos mains virèrent au bleu • et douce chaleur le long temps où le chapeau fut posé sur ma tête • douce chaleur le long temps où je chaussai mes pieds • puis des nuages circulèrent comme circulent les nuages • et les choses virèrent au bleu • et nos peaux devinrent rases • puis nous fûmes neutres • fluides et neutres • et rien ne se dispersa • tout fait ce qu'il sait faire • les oiseaux savent qu'ils font l'oiseau • les têtes de chien font les têtes de chien • les cuillers rases font cuillers rases • des fois nous crûmes tout ce que nous respirâmes • d'autres fois nous fûmes sans illusion • la fluidité nous alla comme un gant • c'était comme arriver • ou débarquer • ou s'installer • pourtant nous ne sortirons pas nos poissons rouges de leurs boîtes •

VT